HAMLET,

TRAGÉDIE,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

PAR M. DUCIS.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 30 Septembre 1769.

Nouvelle édition, avec des changemens considérables, un cinquième acte nouveau, et conforme au manuscrit de la Comédie Française.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir ; la voix de la Nature gémissante étouffa les murmures de l'Amour.

NOUVELLE HÉLOÏSE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Perrino.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS

1808.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

65878

PERSONNAGES.

HAMLET, Roi de Dannemarck.

GERTRUDE, veuve du feu Roi, mère d'Hamlet.

CLAUDIUS, premier Prince du Sang.

OPHELIE, Fille de Claudius.

NORCESTE, Seigneur Danois.

POLONIUS, autre Seigneur Danois.

ELVIRE, Confidente de Gertrude.

VOLTIMAND, Capitaine des Gardes.

GARDES.

La Scène est à Elseneur, dans le Palais des Rois de Dannemarck

HAMLET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

Oui, cher Polonius, tout mon parti n'aspire,
En détrônant Hamlet, qu'à me livrer l'Empire.
Ce Prince seul, farouche, à ses langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il est dévoré.
Norceste, dont sur-tout je craignais la présence,
Semble aider mes desseins par son heureuse absence :
En vain des bruits confus semés en cette Cour,
Dans les murs d'Elseneur annonçaient son retour.
Tu connais pour Hamlet tout l'excès de son zèle ;
Je craignais, je l'avoue, un sujet si fidèle :
Mais enfin mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obstacle bientôt vont me nommer leur Roi.

POLONIUS.

Je m'étais bien douté que leur valeur guerrière
Aux yeux de Claudius paroîtrait toute entière,
Et qu'en marchant sous lui, l'espoir d'être vainqueurs,
D'une ardeur aussi noble embraserait leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes discours dans l'instant ont enflammé leur zèle :
Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
Vient d'essuyer l'Etat dans la mort de son Roi !
Livré depuis ce temps à l'horreur, à l'effroi,
Le Dannemarck troublé semble, avec la victoire,
Pleurer sur son tombeau son bonheur et sa gloire.
Combien, présente encore à notre souvenir,
Sa mort nous menaça d'un funeste avenir !
J'approuve et les regrets et les pleurs qu'on lui donne ;
Mais quel est l'héritier qu'il laisse à la Couronne ?
Un fils, un Roi mourant, triste, morne, abattu,

Foible, et dont rien encor n'a prouvé la vertu,
Qui loin des champs de Mars, dans ce Palais tranquille,
A caché jusqu'ici sa jeunesse inutile,
Sans connoître ou chercher d'exploits plus glorieux
Que d'honorer en paix ou sa mère ou ses Dieux.
D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre ?
Autour de nous déjà voyez, pour nous surprendre,
Tous nos voisins unis, à nous perdre excités,
Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.
Quelle main redoutable, aux combats aguerrie,
De tant de bras armés soutiendra la furie ?
Et d'ailleurs que tentai-je en prétendant régner ?
J'exclus un foible Roi qui ne peut gouverner,
Une ombre, un vain fantôme inhabile à l'Empire,
Que consume l'ennui, que la mort va détruire ;
Et de qui le trépas, par les droits de mon sang,
Me transmet sa Couronne et m'élève à son rang.
Je dis ; et tout-à-coup ces illustres rebelles
Jurent entre mes mains de me rester fidèles ;
Et déclarant Hamlet déchu du rang des Rois,
M'en donnent hautement et le titre et les droits ;
D'ailleurs pour mes projets, d'un utile artifice
J'ai déjà su dans l'ombre employer le service :
Tu sais quels bruits heureux je fais courir tout bas
Pour tourner contre Hamlet le peuple et les soldats,
Pour prêter à ses cris, à sa fureur extrême
Des couleurs qui perdraient jusqu'à la vertu même.
Ces bruits sourds et cachés, ces germes tout puissans,
Me donneront leurs fruits quand il en sera tems.

POLONIUS.

Peut-être qu'à ces bruits qui se font toujours croire,
Plus qu'à tous vos amis vous devrez la victoire.
Mais quels sont vos desseins ? la Reine veut, en vous,
Donner un successeur à son premier époux ;
Sans doute elle attendrait que notre antique usage
Eut, des regrets publics, borné le témoignage.
Et qu'enfin cet état trop long-tems affligé,
Dans la nuit de son deuil cessât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter sa colère,
Si refusant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous son amour dédaigné !
Peut-être son esprit furieux, indigné,
D'un trop juste soupçon recevant la lumière,
Va de tous nos complots pénétrer le mystère.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,

Au-devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, Seigneur !

POLONIUS.

C'est par-là que ma prudente audace,
De mes hardis projets doit lui cacher la trace :
Aussi-bien j'ai cru voir, depuis la mort du Roi,
Dans ses esprits troublés quelques marques d'effroi :
On dirait qu'à mes yeux elle craint de paraître.
Trop prompt à la juger, je m'abuse peut-être ;
C'est à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la souplesse et d'art et de retour.
Mais t'avouerai-je, ami, ce qui trouble mon ame ?
Ce ne sont point ces mers, ces foudres, cette flamme,
Ce frappant appareil du céleste pouvoir,
Ni ce spectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir.
Penses-tu que des dieux l'éternelle puissance
Daigne, aux jours d'un mortel, mettre tant d'importance ;
Et que leur paix profonde interrompe sa loi,
Pour la douleur d'un peuple, ou le trépas d'un Roi ?
Auteur, le croirois-tu, de ma terreur secrette,
Hamlet presque mourant m'alarme et m'inquiette.
Par lui quelque projet contre moi préparé,
Toi-même dans son cœur n'as-tu point pénétré ?
Il a quelque secret qu'il s'obstine à nous taire.

POLONIUS.

Je tenterais en vain d'expliquer ce mystère ;
Mais des langueurs d'Hamlet si je sais bien juger,
N'y voyez point, Seigneur, un ennui passager.
Je connais trop cette ame et profonde et sensible ;
Il cache un cœur de feu sous un dehors paisible ;
Et tous ses sentimens, avec lenteur formés,
S'y gravent en silence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans sa mélancolie,
Fixer d'un œil mourant la charmante Ophélie ;
Ou tantôt vers le Ciel, muet dans ses douleurs,
Lever de longs regards obscurcis par ses pleurs ;
J'y remarquais empreint, sous leur sombre lumière,
Des grandes passions le frappant caractère.
Ne vous y trompez pas ; ses pareils outragés
Ne s'appaisent jamais que quand ils sont vengés.
D'ailleurs, si j'ai bien lu dans les cœurs du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop su leur plaire.
« O combien, disent-ils, un Roi si généreux
» Aurait, par ses vertus, rendu son peuple heureux !
» Bon, juste, courageux, aux seuls méchans sévère,

» Hélas ! nous aurions cru vivre encor sous son père. »
Hâtons-nous, croyez-moi, d'accomplir nos desseins ;
La lenteur est sur-tout le péril que je crains.
Je vais voir nos amis, affermir leur courage ;
Et le moment venu d'affermir notre ouvrage,
N'oublions pas, hardis à tout sacrifier,
Que c'est au succès seul à nous justifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit ; on vient. Laisse-moi ; c'est la Reine ;
J'ignore en ce moment le motif qui l'amène ;
Mais ne t'éloignes point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu seras éclairci.

SCENE II.

GERTRUDE, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Voici le jour, Madame, où libre de contrainte,
Mon amour plus hardi peut s'expliquer sans crainte.
Je sais que jusqu'ici, sans l'appui d'un époux,
Tout l'État avec gloire a reposé sur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos soins, votre tendresse
Pouvoient, d'un fils mourant, nous cacher la foiblesse :
Mais le guerre, Madame, est prête à s'allumer ;
Le soldat veut un Chef, vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'est à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre ;
Et ses flambeaux tout prêts vont briller pour nous deux,
Si cet espoir pourtant n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avoûrai, Seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendrait mieux l'ardeur de votre impatience :
Quand tout respire encor la tristesse et l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de son Roi,
Quand sa cendre à nos yeux dans une urne amassée,
Dans la nuit des tombeaux à peine est déposée,
Irons-nous, de l'Etat outrageant le malheur,
Par des feux indiscrets irriter sa douleur ?
Songez sous quel auspice un semblable hymenée
A votre sort, Seigneur, joindrait ma destinée ;
Et n'autorisons point, par trop d'empressemens,
Des cœurs nés soupçonneux les secrets jugemens.

CLAUDIUS.

Eh, Madame, est-ce à nous à craindre le vulgaire ?

Espérez-vous qu'enfin ce censeur téméraire,
Des actions des Rois ne soit plus occupé !
De vos raisons sans doute il peut être frappé ;
Mais dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,
Nous vivons peu soumis à ces règles communes.
L'intérêt de l'Etat, sacré dans tous les tems,
Seul, de ces grands hymens, doit fixer les instans.
Ne m'alléguez donc plus un prétexte frivole ;
J'ai, pour vous épouser, reçu votre parole.
Sur elle j'ai fondé mon espoir, mon bonheur.
La dégagerez-vous ? Prononcez....

GERTRUDE.

Non, Seigneur.
Il est tems, je le vois, de déposer la feinte,
Et je vais vous parler sans détour et sans crainte.
Vous savez à quel prix j'ai cru vous acquérir ;
Le crime est assez grand pour nous en souvenir :
Toujours, depuis ce temps, son horreur retracée,
Ainsi qu'un songe affreux, a rempli ma pensée ;
Car ne présumez pas que, brûlant à mon tour,
Je me sois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périsse de nos feux la mémoire funeste !
Seul bien des criminels, le repentir nous reste.
Il en est temps encor : fléchissons, croyez-moi,
Sous l'ascendant sacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qui nous parle il est l'organe auguste ;
Je tremble, j'en fais gloire, et sans doute il est juste
Que ce ciel qui nous met au-dessus de nos loix,
Arme au moins les remords pour se venger des Rois.

CLAUDIUS.

Si malgré les terreurs dont votre ame est blessée
Je puis, sans vous déplaire, expliquer ma pensée,
Ce crime dont encor nous gémissons tous deux,
Rappellez-vous les tems, paraîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitement sévère
De mes nombreux exploits fut l'indigne salaire ?
Qu'ai-je reçu du Roi pour mes travaux guerriers ?
Avec crainte en ces murs rapportant mes lauriers,
Je tremblais qu'il osât, même après ma victoire,
Quand je sauvais l'Etat, me punir de ma gloire.
Déjà les noirs soupçons s'étaient fixés sur nous,
Déjà cachant sa haine il préparait les coups :
Qui sait jusqu'où sa rage, à chaque instant aigrie,
Eût bientôt sur vous-même étendu sa furie ;
Vous l'avez craint cent fois. Triste, inquiet, jaloux,
Le cruel....

GERTRUDE.

Arrêtez, il était mon époux.
Il est juste qu'au moins nous lui laissions sa gloire.
Et quel reproche encor ferais-je à sa mémoire ?
De la mort d'un mari rien ne peut m'excuser,
C'est à nous de frémir, et non de l'accuser.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire ;
Des nœuds sacrés d'époux effet involontaire !
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'eusse ouvert mon tombeau :
Croyez-m'en, je suis femme, et la plus intrépide
Hésiterait long-temps avant son parricide,
Si son cœur prévoyait, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
L'aveugle ambition ne m'a jamais séduite :
Si la soif de régner eût réglé ma conduite,
Qui m'aurait empêché, dès que j'aurais voulu,
D'usurper sur mon fils le pouvoir absolu ?
Peut-être une autre femme et plus grande et plus fière,
Voudroit du Dannemarck reculer la barrière,
Et du nord étonné se faisant applaudir,
Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'ai plus qu'un projet. Seigneur, devant vous-même,
C'est de voir couronner un prince, un fils que j'aime,
De l'affranchir enfin de son pénible ennui,
De veiller cependant sur son peuple et sur lui,
De nourrir dans mon sein le remords que j'endure,
De mériter encor de sentir la nature,
De vous plaindre sur-tout. Après cela, jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés.
Le soupçon, je le sais, règne entre des complices ;
De ces ménagemens je hais les artifices ;
Et dans ma crainte au moins je prétends, en ces lieux,
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins et voudrais y souscrire ;
Mais, madame, est-il temps de couronner un fils ?
Songez quelle langueur accable ses esprits :
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense ?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance ?
Et si par-tout enfin le murmure ou l'aigreur,
Jusqu'à désobéir ....

GERTRUDE.

Qui l'osera, seigneur ?
Près du trône placé, l'Etat qui vous contemple,

De la fidélité prendra de vous l'exemple.
Ou si quelque sujet osait s'en affranchir,
Je saurai, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin . . . .

GERTRUDE.

C'est assez ; bientôt mon fils peut-être,
A vos yeux comme aux miens, va se montrer en maître ;
J'espère que ces dieux qui lisent dans mon cœur,
Vont calmer ses tourmens, vont finir sa langueur.
Quand par un crime affreux je l'ai privé d'un père,
Il est bien juste au moins qu'il retrouve une mère.

(*Un garde paraît.*)

Garde, à Polonius annoncez à l'instant
Pour lui parler ici que la Reine l'attend,
(*Le garde sort.*) (*A Claudius.*)
Allez : et vous, seigneur, connaissez par vous-même
A quel point je chéris l'éclat du diadême.

SCÈNE III.

GERTRUDE, CLAUDIUS, POLONIUS.

GERTRUDE, *continuant.*

VENEZ, Polonius, je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils sous les yeux de sa cour ;
Que tout dès ce moment se dispose, s'apprête ;
(*A Claudius.*)
Et vous, que je retiens pour cette illustre fête,
Ne croyez pas, seigneur, que pour blesser vos yeux
J'affecte d'étaler un spectacle odieux.
L'amour seul, je le sais, a produit notre crime.
Si de ses maux enfin mon fils est la victime,
Je recevrai vos loix ; son sujet aujourd'hui,
C'est à vous, sans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui restant fidèle :
Songez que si jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des dieux peut vous donner des droits,
C'est ce soin généreux de défendre vos rois.
Allez, que l'on me laisse.

SCÈNE IV.

GERTRUDE *seule.*

ENFIN donc détrompée,
Du seul bonheur d'un fils je vais être occupée.

Ah ! si mon cœur, toujours de ses devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des transports si doux !
Si toujours sur un fils ma tendresse attentive . . . .

SCENE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

DANS ce moment, madame, ici Norceste arrive.

GERTRUDE.

Norceste ! ah chère Elvire ! Est-il vrai qu'en ce jour
Ce prince vertueux revienne à notre cour ?
Quel motif l'a sitôt ramené d'Angleterre ?
Que sa présence, Elvire, a droit de m'être chère !

ELVIRE.

Au prince votre fils la plus tendre amitié ;
Même avant son départ l'avait déjà lié.
Jeune et né vertueux, Norceste eut pour lui plaire
Et les rapports de l'âge et ceux du caractère.
Vous ne l'ignorez pas, dans plus d'un entretien,
Le cœur de votre fils s'épancha dans le sien.
Norceste n'aura pas perdu sa confiance.
Et nous espérons tous que malgré son absence,
Votre fils qui l'aimait voudra bien l'informer
De ce chagrin fatal qui vous doit allarmer.

GERTRUDE.

Tu le crois ?

ELVIRE.

Et pourquoi craindrais-je le contraire ?

GERTRUDE.

Ah ! l'espoir ne meurt pas dans le cœur d'une mère.
Mais si mon fils périt sans lui rien découvrir,
Sur son cercueil, hélas ! je n'ai plus qu'à mourir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

Expliquez-vous enfin ; c'est trop vous en défendre ;
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre !
Madame.

GERTRUDE.

Ah ! laisse-moi.

ELVIRE.

Mais songez dans ce jour
Que vous devez paraître aux yeux de votre Cour,
Que ce couronnement dont la pompe s'apprête. . .

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête !
Hélas ! ce triste cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé !
A quel trouble mortel mon esprit s'abandonne !

ELVIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi ! tu l'as remarqué ! Comment ! explique-toi.

ELVIRE.

Puisse-t-il n'avoir pas d'autre témoin que moi !

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait ! qu'ai-je dit ! Réponds-moi, chère Elvire.

ELVIRE.

De ce mystère affreux dois-je, hélas ! vous instruire !

GERTRUDE.

C'en est trop. Qu'as-tu vu !

ELVIRE.

Madame, votre sein
N'auroit jamais conçu de coupable dessein !

GERTRUDE.

Ah ! de ce doute horrible il est temps que je sorte ;
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémirez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'est vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le Roi fut surpris,
Vous voulûtes, Madame, écartant tout le monde,
Exhaler sans témoin votre douleur profonde.
J'en redoutai pour vous les premiers mouvemens :
J'osai vous observer dans ces cruels momens.
Que vis-je, juste ciel ! de soudaines alarmes,
D'effroyables transports se mêloient à vos larmes.
Un grand remords sembloit égarer vos esprits ;
Vous appeliez la mort avec d'horribles cris.
Ai-je pu, disiez-vous, sur un Roi, sur mon maître. . .

GERTRUDE.

J'ai parlé !

ELVIRE.

Dans vos sens, quel trouble vient de naître !
Vous frémissez.

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit !

GERTRUDE.

Laisse-moi.

ELVIRE.

Quoi ! c'est vous dont les mains . . .

GERTRUDE.

Ont fait périr ton roi.

ELVIRE.

Votre époux ! vous ! grands dieux !

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire,
Fuis mon aspect fatal, crains l'air que je respire.
Fuis, dis-je.

ELVIRE.

O perfidie ! ô détestable Cour !
Quel monstre à ce forfait vous a conduit !

GERTRUDE.

L'amour.
Ecoute, et plût au ciel, puisqu'il faut te l'apprendre,
Que tout mon sexe ici fût présent pour m'entendre !
Dès nos plus jeunes ans, hélas ! le ciel voulut
En voyant Claudius que Claudius me plût ;

Nous cachions avec soin notre ardeur mutuelle :
L'intérêt de l'état, nécessité cruelle,
Troubla nos premiers feux, et me fit une loi
De mon obéissance et de l'hymen du Roi ;
Je formai cet hymen, chaîne auguste et sacrée,
Que devait rompre un jour son épouse égarée.
Je ne te dirai point qu'un fatal ascendant
M'entraîna par degré vers un forfait si grand.
Loin de moi toute excuse injuste ; illégitime ;
Va, le cœur des mortels n'est point fait pour le crime,
Et dès qu'il est coupable, il n'a pour se juger
Qu'à descendre en lui-même, et qu'à s'interroger.
Tu t'en souviens encor. Tranquille et sans allarmes,
D'un hymen vertueux je goûtais tous les charmes.
Je devais toujours fuir : je revis mon vainqueur ;
Claudius dès l'instant régna seul dans mon cœur.
Dans ce palais bientôt éclata sa disgrace,
D'un reste de devoir le dépit prit la place ;
Je plaignis mon amant ; j'approuvai son courroux ;
Je crus pouvoir sans crime abhorrer mon époux.
Eh quoi, me suis-je dit, sa cruelle prudence
Va donc sur ce que j'aime achever sa vengeance !
Pour prévenir ce coup tout me parut permis.
Le Roi dans ces momens, à mes soins seuls remis,
Empruntait le secours de ces puissans breuvages,
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma foible main.
J'entrais chez mon époux : étonnée à sa vue,
Je cachai quelque temps ma terreur imprévue :
Mais soit qu'en le voyant pour la dernière fois,
Mon cœur de la pitié connût encor la voix ;
Soit que prête à commettre un si grand parricide,
La nature en secret malgré nous s'intimide ;
En vain je rappelai mon courage interdit,
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je deposai la coupe auprès de ma victime,
Je sortis. Le remords tout-à-coup m'éclairant,
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.
Craignant alors, craignant que le Roi, sans soupçon,
N'eût déjà dans son sein fait couler le poison,
Je revolai vers lui ; je courais éperdue,
Briser la coupe impie à mes pieds répandue,

Ou peut-être, d'un trait l'épuisant à ses yeux,
Appaiser par ma mort la nature et les Cieux :
J'entrai pour me punir, ce ciel impitoyable,
Avait déjà rendu mon crime irréparable :
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avait inspiré.

ELVIRE.

O ciel !

GERTRUDE.

Dans ma terreur, je pris soudain la fuite ;
Je rejetai d'abord une importune suite :
Dans mon appartement seule avec mes remords,
Je croyais sans témoins céder à mes tranports.
Mes sanglots, mes discours t'en ont appris la cause ;
Mon cœur d'un tel secret sur ta foi se repose.
Je n'en murmure point ; j'accepte, je le doi,
Le supplice nouveau de rougir devant toi.
Hélas ! depuis l'instant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire, eh ! quel bonheur puis-je encore espérer,
Quand mon fils sous mes yeux est tout prêt d'expirer ?
Plus d'époux, plus de fils. De mon hymen funeste
L'horreur d'un parricide est le fruit qui me reste,
Et la nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Jusqu'en mon propre sein s'est cherché son vengeur.

ELVIRE.

Ce fils respire encor ; c'est à vous de connaître
De quel sujet caché ses douleurs ont pu naître.
Rien d'un si juste soin ne peut vous dispenser ;
Car je ne croirai pas que prompte à l'épouser,
Claudius. . . .

GERTRUDE.

Nous, grands Dieux ! que l'hymen nous unisse !
Que le soleil pour moi le flambeau s'obscurcisse,
Avant qu'un nœud si saint puisse assembler jamais
Deux cœurs infortunés, unis par leurs forfaits !
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeste,
C'est de sentir au moins combien je me déteste.
Je voudrais quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible,
Rendrait des Dieux pour moi le courroux plus flexible.
Ah ! si ces Dieux vengeurs, me dérobant leurs bras,
Avaient, dès ce jour même, ordonné mon trépas !
Si par la main du fils ils punissoient la mère !
S'ils vouloient d'un exemple épouvanter la terre ! . . .

Moi, je craindrais, ô ciel ! de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage, et les fruits de mon sang !
Mais que dis-tu, barbare, et quel est ton murmure !
N'as-tu pas la première étouffé la nature ?
Ta rage à ton époux osa ravir le jour ;
Crains ton fils, malheureuse, et frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah ! dissipez, madame, une crainte funeste . . .
Vous connaîtrez bientôt . . . . Mais j'apperçois Norceste.

SCENE II.

GERTRUDE, NORCESTE, ELVIRE.

GERTRUDE *allant à Norceste.*

Ah ! Seigneur, c'est à vous qu'une mère a recours,
Mon fils dans sa langueur va terminer ses jours ;
Tâchez de ses chagrins de pénétrer la cause :
C'est sur vous, sur vos soins, que mon cœur s'en repose.
Peut-être que le sien, toujours fermé pour nous,
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos succès bientôt je reviendrai m'instruire ;
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'empire,
De votre ami sur-tout. C'est de vous seul, seigneur,
Que dépend désormais ma vie et mon bonheur.

NORCESTE.

Je voudrais vous servir, ah ! puisse-t-il, madame,
M'instruire du chagrin qu'il renferme en son ame !

(*Gertrude et Elvire sortent.*)

SCÈNE III.

NORCESTE *seul.*

Mais d'où vient donc qu'Hamlet dans sa sombre langueur,
A sa mère en secret n'a pas ouvert son cœur ?
Sur le bruit répandu de la mort de son père,
Soudain pour le revoir j'ai quitté l'Angleterre,
Cette île où des complots peut-être en ces momens,
Vont amener le trouble et de grands changemens.
Mais des ennuis d'Hamlet que faut-il que je pense ?
Qui peut de ses transports aigrir la violence ?
Son cœur est vertueux, il n'a pas dû changer.
Mais Claudius . . . la Reine . . . ah ! comment les juger ?
Le soupçon dans les cœurs n'est que trop légitime ;
C'est là qu'un grand secret n'est souvent qu'un grand crime.

SCENE IV.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND.

N'AVANCEZ pas, seigneur, le Prince furieux,
De ses cris effrayans fait retentir ces lieux :
Jamais dans ses transports il ne fut plus terrible.
On dirait que d'un Dieu la vengeance invisible,
Pour quelque grand forfait, l'accable et le poursuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit !
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténèbres,
Tremblant, pâle, égaré, poussant des cris funèbres.
Dans l'état déplorable où le destin l'a mis,
Son œil peut-il encor distinguer ses amis ?

NORCESTE.

N'importe, permettez.

SCENE V.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET (*dans la coulisse*).

FUIS, spectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

VOLTIMAND, *à Norceste.*

Vous l'entendez.

HAMLET (*entrant précipitamment, et comme poursuivi par un fantôme*).

Eh quoi ! vous ne le voyez pas ?
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas.
Je me meurs. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

NORCESTE.

Revenez d'une erreur si funeste ;
Ouvrez les yeux, seigneur, reconnoissez Norceste,
Que sa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Ah Norceste ! c'est toi ! que cet instant m'est doux !
Que pour moi, mon ami, ton retour a de charmes !

NORCESTE.

Ah ! calmez, cher Hamlet, ces mortelles allarmes.
Quelle mélancolie, au printemps de vos jours,
Vers leur terme à grands pas précipite le cours !

Je

Je prends part aux regrets que la nature inspire ;
C'est de la voix du sang le légitime empire ;
Mais à ce saint devoir c'est donner trop de pleurs.

HAMLET.

Sur des bords étrangers, hélas ! de mes malheurs,
Quoi, tu fus donc instruit !

NORCESTE.

Oui, cher Prince.

HAMLET.

Mon père . . .

Que du soleil encor ne voit-il la lumière !

NORCESTE.

Le temps qui sait calmer les plus justes regrets,
Pourra peut-être enfin vous consoler.

HAMLET.

Jamais.
Rappelle-toi, Norceste, avec quelle tendresse
Ce père infortuné cultiva ma jeunesse !
J'étais loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût sitôt pour jamais l'enlever à mes yeux.
Il n'est plus, et sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface et que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long qui gênait ses désirs,
Je vois déjà ma cour revoler aux plaisirs.
Et moi, dans ce palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux père.
Mais toi, par quel bienfait, par quel heureux retour
Le ciel t'a-t-il sitôt ramené dans ma cour ?
Quand j'appris, par tes soins, la mort inattendue
Du roi que pleure encor l'Angleterre éperdue,
Mort, hélas ! trop semblable au douloureux trépas
De mon malheureux père expiré dans mes bras.
J'ai cru que tes desseins te retiendraient encore
Eloigné pour long-temps de ces murs que j'abhorre.

NORCESTE.

Seigneur, au moment même où je vous ai mandé
Que le roi d'Angleterre, en son lit poignardé,
Avait fini trop tôt son illustre carrière ;
Quand le peuple allarmé d'un si triste mystère,
Cherchait à pénétrer ces horribles secrets,
Retenu avec soin dans les murs du palais,
Quand nos mers vous portaient cette affreuse nouvelle ;
Au bord de la Tamise un récit trop fidèle
M'apprend que votre père avait fini ses jours.
Je crois que votre cœur demande mes secours,

Je revole vers vous pour tâcher de suspendre
Ou d'essuyer les pleurs que vous deviez répandre.
Je m'attendais sans doute à vos justes regrets.
Mais comment expliquer ces lugubres accès ?
Ce dégoût des humains, cette pâleur mortelle,
Cette obstination d'un désespoir rebelle,
Qui ne veut tout-à-coup, ou morne, ou furieux,
Ni croire la raison, ni se soumettre aux dieux !
Est-ce là le tableau, la déplorable image
Qu'Hamlet devait m'offrir sur ce triste rivage ?
Cher prince ! ah, mon ami ! si je plains vos douleurs,
Daignez me confier vos secrets et vos pleurs.

HAMLET.

Hé bien, quand tu m'appris qu'une main meurtrière
Avait d'un parricide affligé l'Angleterre,
Lisant ta lettre encor, de cette horreur surpris,
Une clarté soudaine a frappé mes esprits.
Me traçant le tableau d'une action si noire,
De mon père immolé tu me traçais l'histoire.
Je le vis succombant sous de pareils complots.
Que dis-je ! ici, dans l'ombre et troublant mon repos,
Mon père a reparu poussant des cris funèbres.
La vérité terrible au milieu des ténèbres,
Vient ici m'apparaître et passer son flambeau
Sur ces noirs attentats cachés dans le tombeau.

NORCESTE.

Ah ! n'allez pas, trompé par une erreur extrême . . .

HAMLET.

Les effets sont pareils quand la cause est la même.
Va, mon ami, crois-moi, j'ai toute ma raison.
Mon père en ce palais est mort par le poison ;
Le ciel et les enfers m'en donnent l'assurance ;
Par un chemin sacré je marche à ma vengeance,
Et je ne lis par-tout, sur ces murs odieux,
Que les ordres sanglans que j'ai reçu des cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, Seigneur, quel est donc le mystère ?
Sont-ils de vos ennuis la source involontaire ?
Expliquez-vous, enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut-être à s'abuser.
Deux fois dans ce palais, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachaient de ses yeux l'excès de ses douleurs.

J'ai voulu lui parler ; plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde :
Quel est ton sort, lui dis-je, apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau ?
Croirai-je de ces Dieux que la main protectrice,
Par d'éternels tourmens, sur nous s'appésantisse ?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas :
» Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
» Aux profanes mortels doivent être invisibles.
» Que du Ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
» Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
» La pâleur de mon front passerait sur le tien.
» Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
» Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
» Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau ;
» Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau !

NORCESTE.

Grands dieux !

HAMLET.

Ah ! m'écriai-je, ombre chère et terrible !
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir ?
Moi qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir.
« Oh ! mon fils ! m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
» Quel sang tu dois verser pour appaiser ma cendre.
» On croit qu'un mal cruel soudain trancha mes jours :
» Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
» Ta mère, qui l'eût dit ! oui, ta mère perfide,
» Osa me présenter un poison parricide.
» L'infame Claudius, du crime instigateur,
» Fut de ma mort sur-tout le complice et l'auteur. »
Il dit, et disparaît.

NORCESTE.

Un tel discours sans doute,
A dû troubler votre ame, et je conçois. . . .

HAMLET.

Ecoute,
Ne crois pas qu'à ces mots mon esprit éperdu,
Sans de cruels combats, se soit d'abord rendu :
J'ai résisté long-temps. Ce Ciel que je révère,
A vu si, sans frémir, j'osai juger ma mère.
Sans cesse à l'excuser mon cœur ingénieux,
Trouvait quelque plaisir à démentir les Dieux.
Mais cette nuit enfin, revenu plus terrible :
« Mon fils, m'a dit ce spectre, es-tu donc insensible ?
» Aux douceurs du sommeil ton œil a pu céder,

» Et ton père au cercueil est encore à venger !
» Prends un poignard, prends l'urne où ma cendre repose ;
» Par des pleurs impuissans suffit-il qu'on l'arrose !
» Tire-la de sa tombe, et courant m'appaiser,
» Frappe, et fumante encor, reviens l'y déposer. »
Je m'éveille à ces cris, hélas ! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste ;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris :
J'ai couru, tout tremblant, faible, éperdu, sans suite ;
Le spectre à mes côtés semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur,
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Sans doute mes récits, égarant vos pensées,
Ont produit ces erreurs dans le sommeil tracées.
Un roi meurt par un crime ; et pourquoi pensez-vous
Que votre père est mort par de semblables coups ?
Plus votre esprit le jour s'attache à ces mensonges,
Plus leur aspect la nuit vient consterner vos songes.
De là ces visions, ce spectre, ces accens,
Déplorables effets du trouble de vos sens.
Il faudra donc enfin, sur une vaine image,
Qu'aurait dû loin de vous chasser votre courage,
Qu'un Prince, qu'une mère immolés par vos coups. . . . .

HAMLET.

Ah ! c'est ce qui me trouble et retient mon courroux.

NORCESTE.

Ainsi, bientôt, seigneur, la charmante Ophélie,
De son père, à ses yeux, verra trancher la vie.
Vous soupirez !

HAMLET.

Je tremble, et je n'ose entrevoir
A quel barbare choix me réduit mon devoir ;
J'enhardis, en tremblant, mon ame encor flottante :
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'est plonger à sa fille un poignard dans le sein,
C'est la tuer moi-même ; ainsi, mon cher Norceste,
A tout ce qui m'aima mon bras sera funeste.
Je verrai donc ma mère, embrassant mes genoux,
Suspendant par ses pleurs mes parricides coups,
Me dire . . : « cher Hamlet, daigne encor me connaître,
» Epargne au moins, mon fils, le sang qui t'a fait naître,
» Le sein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté. »
Et je pourrais, d'un bras par la rage agité. . . .

Tu m'as séduit, ô Ciel ! non, jamais ta justice
Ne m'aurait commandé cet affreux sacrifice.
Qui, moi ! j'accomplirais ce décret inhumain !
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon père,
Mais je n'attente point sur les jours de ma mère ;
De l'art d'un séducteur son forfait est le fruit.
Borne, ô Ciel ! ta vengeance au remords qui la suit.
Que pour elle mes pleurs, mes tourmens t'attendrissent ;
Ou s'il faut, malgré moi, que ces mains la punissent,
Pour prévenir ce crime et m'en sauver l'horreur,
Ma mort m'empêchera de servir ta fureur.

NORCESTE.

Eh, seigneur !

HAMLET.

Je succombe. O nature ! ô mon père !

NORCESTE.

Ah ! quand vous exprimez un regret si sincère,
Comment tout ce palais, plein de votre douleur,
A-t-il repris sitôt sa joie et sa splendeur ?

HAMLET.

Hélas ! des Rois bientôt la mémoire est éteinte,
Sur un bûcher fatal, non loin de cette enceinte,
Les restes paternels, ces restes précieux,
Ont été promptement portés loin de mes yeux ;
L'urne qui les contient ne s'est pas fait attendre,
Et l'on n'a pas tardé d'y renfermer sa cendre.
Ah, Dieux ! si je pouvais . . .

NORCESTE.

Eh bien, seigneur, parlez.
Qui peut rendre le calme à vos esprits troublés ?
Pour servir vos desseins il n'est rien que je n'ose.

HAMLET.

La cendre de mon père auprès de nous repose.
Je veux qu'à chaque instant, cette cendre en ces lieux,
De ces empoisonneurs fatigue au moins les yeux ;
Que je te doive enfin cette douceur si chère,
De presser sur mon cœur l'urne sainte d'un père.

NORCESTE.

Je vais vous obéir.

HAMLET.

Ecoute, je veux plus.
Viens trouver, avec moi, la Reine et Claudius ;
Raconte devant eux, pour démêler leur crime,
L'attentat dont un roi, dans Londres, fut victime ;

Emprunte à mes soupçons des rapports et des traits
Qui contraignent leurs fronts à trahir leurs forfaits.
Dis que l'ambition, que l'amour, l'adultère,
Ont causé le malheur dont gémit l'Angleterre.
Si je vois leurs regards s'entendre ou se troubler,
Leur crime est vrai, je puis les punir sans trembler.
Maîtres de nos secrets, découvrons ce mystère,
Et nous verrons après ce qu'il nous faudra faire.

NORCESTE.

J'y consens; mais je doute... On vient... Ah! les voici.

HAMLET.

Silence, c'est le ciel qui les amène ici.

SCENE VI.

HAMLET, NORCESTE, GERTRUDE, CLAUDIUS.

GERTRUDE.

Votre doute, Norceste, instruit trop une mère.
Mon fils de ses chagrins vous cache le mystère,
Il vous laisse avec nous dans un cruel ennui.

CLAUDIUS, *à Gertrude.*

Pourquoi presser Hamlet? ses secrets sont à lui;
Déjà pourtant son front me paraît moins sévère.
Prince, vous ne pouvez trop regretter un père,
Votre deuil justement lui prodigue des pleurs.
Mais le tems doit calmer les plus vives douleurs;
L'homme de sa raison doit toujours faire usage,
Il doit faire céder la souffrance au courage.
C'est un bonheur pour vous que, par un prompt retour,
Le ciel ait rappelé Norceste à votre cour.
Dans nos ennuis, du moins, l'amitié nous soulage.

HAMLET.

J'en ai déjà senti le charme et l'avantage.
Vous avez vu Norceste!

CLAUDIUS.

Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous.

HAMLET.

Il vous a raconté
La triste mort du roi que pleure l'Angleterre?

CLAUDIUS.

Oui, le bruit s'en répand; ce n'est plus un mystère.

HAMLET.

Dit-on par quelle main ?

NORCESTE.

Vous savez quels discours
Souvent la mort des Rois fait naître dans leurs cours.
Parmi tous ces faux bruits, mal-aisés à comprendre,
Qu'au trépas de ce roi l'on se plût à répandre,
On dit que le poison .... mais je ne le crois pas.

CLAUDIUS.

Eh ! comment supposer de pareils attentats ?

HAMLET.

Mais qui soupçonne-t-on de cet énorme crime ?

NORCESTE.

Un mortel honoré de la publique estime.

HAMLET.

Enfin, qui nomme-t-on ?

NORCESTE.

Un prince de son sang,
Qu'après lui la naissance appelait à son rang.

GERTRUDE.

Vous a-t-on informé qu'il eût quelque complice ?

NORCESTE.

Oui.

HAMLET.

La Reine, peut-être.

GERTRUDE.

O ciel ! par quel indice
A-t-on pu découvrir ....

NORCESTE.

Je l'ignore.

HAMLET.

En secret,
Quel motif donne-t-on d'un aussi grand forfait ?

NORCESTE.

L'amour du diadême, une flamme adultère.
(*Bas à Hamlet.*)
Il n'est point troublé.

HAMLET.

Non. Mais regarde ma mère.

CLAUDIUS.

Prince, on l'a vu souvent ; l'ambition, l'amour,
Par de fatals excès ont troublé cette Cour.

GERTRUDE.

Ah ! le ciel vengera ce roi que l'on regrette.

HAMLET.

Oui, s'il avait un fils !

CLAUDIUS.

Tous ces bruits qu'on répète
Ont leur source souvent dans d'injustes soupçons ;
Le mensonge se plaît à verser ses poisons.
Mais, prince, loin de vous de si tristes images.
Sans accuser de loin ces dangereux rivages,
N'avons-nous pas assez de nos propres malheurs ?
Laissons à l'Angleterre et son deuil et ses pleurs.
L'Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde.

HAMLET.

Les forfaits, en tous tems, sont l'histoire du monde.
Sortons, Norceste.

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien ! que pensez-vous ?

CLAUDIUS.

Madame,
Le prince ignore tout.

GERTRUDE.

Le trouble est dans son ame.

CLAUDIUS.

Vain effroi.

GERTRUDE.

Mais qui sait si son œil curieux
Ne cherche pas, seigneur, nos secrets dans nos yeux ?
Quels tourmens j'ai soufferts, hélas ! pour me contraindre.

CLAUDIUS.

Votre cœur vous parlait ; voilà ce qu'il faut craindre.
Négligeons ces discours et laissons-les passer,
Sans remarquer le mot qui pourrait nous blesser.
Dissimulons toujours, et dans un calme extrême,
Que notre esprit sur-tout soit maître de lui-même.
Mais de tout, avec soin, je me veux informer.
Quoique jamais Hamlet ne puissse m'allarmer,
Cherchons si ses discours, que le hasard fait naître,
N'ont pas un but secret, quelque motif peut-être.
C'est pour ne craindre rien qu'il faut toujours songer
Que tout peut être à craindre, et cacher un danger.

SCENE VIII.

GERTRUDE, CLAUDIUS, POLONIUS.

POLONIUS.

MADAME, tout est prêt. Vous fixerez vous-même
L'instant où votre fils ceindra le diadême.
Le peuple n'attend plus que son couronnement.
Les grands de votre cour, dans votre empressement,
Vont, en plaçant Hamlet au rang de leurs monarques,
De son pouvoir sacré lui présenter les marques.
Mais, prince, montrez-vous, le peuple est agité.
Des périls de la guerre, il semble épouvanté.
On parle de complots, du retour de Norceste,
D'Hamlet prêt à mourir, d'un avenir funeste.
Paraissez, et bientôt vous aurez dissipé
Le bruit et les frayeurs dont le peuple est frappé.

CLAUDIUS.

Allons, je suis tes pas : sur cet avis fidèle,
Je cours où la prudence, où le devoir m'appelle.
Vous, madame, à l'instant recevez votre fils,
Pénétrez dans son cœur, sondez-en les replis ;
Que sa tristesse enfin, ne soit plus un mystère.
S'il est si vertueux il doit chérir sa mère.
Faites enfin parler vos soupirs et vos pleurs.
Je soupçonne, à mon tour, ces étranges douleurs.
C'est trop tarder. Marchons.

SCENE IX.

GERTRUDE *seule.*

D'où naissent mes allarmes !
Claudius brave tout ; moi, je verse des larmes.
Dans quel asyle, ô ciel ! puis-je encor me cacher !
Est-ce auprès de mon fils que je le dois chercher ?
Ah ! c'est-là que pour moi l'avait mis la nature.
Ce n'est pas Claudius, hélas ! qui me rassure.
Je ne sais, mais je tremble : une secrète horreur
Ajoute à mes soupçons, ajoute à ma terreur....
Mais que vois-je ! Ophélie !...

SCENE X.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Ah ! permettez, madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon ame. . . .

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas ! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez ?

OPHÉLIE.

Daignez me permettre d'avance,
Que ce cœur généreux oublira mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime si grand auriez-vous donc commis ?
Claudius . . . mais plutôt parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ses maux pénétré le mystère ?
Ah ! que sont-ils ? parlez, éclairez une mère.

OPHÉLIE.

Madame . . .

GERTRUDE.

C'en trop ; répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connaissez du roi les ordres rigoureux ;
Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis, sans crime, ou le voir ou l'entendre.
Le prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment ?

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais, hélas ! sans espoir.
Nous avons tous les deux, à ses ordres rebelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles.
Mais c'est moi, dont les feux trop prompts à me trahir,
Ont aux regards du prince osé se découvrir.
Ainsi, jusqu'à l'excès, sa flamme est parvenue ;
De-là, ce sombre ennui dont la cause inconnue,
Sur son sort tant de fois allarme votre cour.
Son désespoir, ses maux, sont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge et punisse mon crime ;

A ce tourment, hélas ! je me livre en victime ;
Heureuse si ma mort, en croissant son ennui,
Ne vous en prive pas, quand je m'arrache à lui.

GERTRUDE.

Non, vous vivrez tous deux, ô momens pleins de charmes !
Je pourrai donc, mon fils, sécher enfin vos larmes.
Ses feux seuls ont produit sa secrète langueur.
Hélas ! est-on toujours le maître de son cœur ! . . .
Je connais de vos maux quelle est la violence.
Sans doute, il est affreux d'aimer sans espérance.
Mais enfin, par l'hymen je puis combler vos vœux ;
Je n'ai qu'à dire un mot, j'y consens, je le veux.
Vivez, régnez, aimez ; je n'aspire moi-même
Qu'à placer sur vos fronts l'éclat du diadême.
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment,
Je vous réponds déjà de son consentement.
Quel ennui si mortel, quelle mélancolie
Tiendrait contre l'espoir d'obtenir Ophélie !
Embrassez-moi, ma fille, allez, que ce grand jour
Couronne tant d'attraits, de vertus et d'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET, *seul.*

ENVAIN j'ai donc voulu, m'armant d'un stratagême,
Surprendre un criminel maître et sûr de lui-même.
Ma mère, ainsi que lui, n'a pu dissimuler ;
J'ai vu son front pâlir, ses regards se troubler.
Quoi, ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence !
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger !
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer ! . . .
S'ils étaient innocens ! . . . Non, l'ombre de mon père
Exprès pour m'égarer n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant par lui même enfanté !
Si mes sens m'abusaient ! si cette main fumante

Offrait au ciel le sang d'une mère innocente ! . . .
Je ne sais que résoudre. . . . immobile et troublé. . . .
C'est rester trop long-tems de mon doute accablé.
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Et qu'offre donc la mort à mon ame abattue ?
Un asyle assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons ; que craindre encor quand on a cessé d'être ?
La mort. . . . c'est le sommeil. . . . c'est un réveil peut-être.
Peut-être ! . . . ah ! c'est le mot qui glace, épouvanté,
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Devant ce vaste abyme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressans qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir ?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau,
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !
Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie,
Par le faible agité sur les flots de la vie !
Mais il craint dans ses maux, au-delà du trépas,
Des maux plus grands encore et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage.
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.
Mais je vois Ophélie. Ah ! si des traits si doux
Suspendaient mes tourmens ! . . .

SCENE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

HAMLET, je viens à vous,
Cher Prince, de nos feux j'ai trahi le mystère,
Vous n'outragerez point les volontés d'un père.
La reine, qui vous aime, a tout appris par moi.
Eh ! comment lui cacher que le don de ma foi,
Lorsqu'à périr ici chaque jour vous expose,
Peut seul finir des maux dont l'amour est la cause !
Mais quels sont ces soupirs avec peine arrachés,
Et ces sombres regards à la terre attachés ?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence ?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois est plus loin qu'on ne pense.

OPHÉLIE.

Qu'entends-je ? quel discours !... Seigneur, vous vous troublez ;
D'un ennui plus profond vos sens sont accablés.
Eh ! quoi déjà pour moi votre ardeur affaiblie....

HAMLET.

Que tu me connais mal, ô ma chère Ophélie !
Si tu crois que mon cœur épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puisse changer jamais.
Ce cœur, jusqu'au tombeau, brûlera pour tes charmes.

OPHÉLIE.

D'où vient donc, malgré toi, vois-je couler tes larmes ?
Qu'un profond désespoir, peint dans tes tristes yeux,
Ne semble m'annoncer que d'éternels adieux ?
N'expliqueras-tu pas quel poison te consume ?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeste amertume.

OPHÉLIE.

Ainsi ces nœuds charmans, cet autel fortuné
Où mon sort sous tes loix allait être enchaîné....
Hélas !... je me trompais, ce n'était qu'un vain songe.

HAMLET.

Notre amour seul fut vrai, le reste est un mensonge.

OPHÉLIE.

Cruel, ton cœur aussi s'est donc fermé pour moi ?

HAMLET.

Que ne peut-il, hélas ! s'épancher devant toi !
Un obstacle invincible à ce désir s'oppose.
Tu verras mon trépas sans en savoir la cause ;
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'irriter,
Qui meurt, s'il ne t'obtient, et ne peut t'accepter :
Si le sort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur sur la terre eût égalé le nôtre !
Douces conformités et d'âge et de désirs,
Le ciel autour de nous rassemblait les plaisirs.
Je ne te parle point de la grandeur suprême ;
Ton cœur, je le sais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant.... ô regrets !

OPHÉLIE.

Acheve.

HAMLET.

Je ne puis.

OPHÉLIE.

Pourquoi ?

HAMLET.

C'est à la tombe à cacher mes ennuis.

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie !

HAMLET.

Il est temps que j'en sorte ;
Sur toi, sur mon amour, mon désespoir l'emporte :
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs et sereins
Rarement sur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorants que de sources fécondes !
Des plaisirs si trompeurs ! des douleurs si profondes !
Et que faire, Ophélie, en ce séjour affreux ?
Traîner dans les soupçons mon destin malheureux,
Ecouter les mortels sans croire à leur langage,
De leurs divisions voir l'affligeante image :
Pas un sincère ami dont la fidélité
Conduise jusqu'à nous l'auguste vérité ;
La vérité, grands Dieux ! qui si noble et si belle,
Devroit être des Rois la compagne éternelle.
Des guerres, des traités, d'infructueux projets,
Des lauriers toujours teints du sang de ses sujets ;
Au dedans, des complots, des cœurs ingrats, perfides,
Du poison préparé par des mains parricides.
Ah ! puisqu'à tant de maux le ciel livra mes jours,
Sans doute il m'autorise à terminer leur cours ;
Et qu'importe à ces Dieux qu'abrégeant ma misère,
J'aie un instant de plus à gémir sur la terre ?
Languissant, abattu, souffrant, prêt à périr,
Mon malheur est de vivre et non pas de mourir.

OPHÉLIE.

Qu'oses-tu dire, ô ciel ! quel désespoir t'égare !
Ta douleur à la fin t'a donc rendu barbare ?
Hélas ! je nourrissais cet espoir si charmant
D'essuyer quelque jour les pleurs de mon amant :
L'hymen va, me disais-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs, l'attacher à la vie.
Je ne te parle plus de mes feux ni de moi ;
Mais pour oser mourir, ta vie est-elle à toi ?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta Patrie :
Entends à tes côtés le Danois qui te crie :
« J'ai remis dans tes mains mon sort, ma liberté ;
» Entre ton peuple et toi n'est-il plus de traité ?
» C'est à toi que le foible a commis sa défense :
» Punir les oppresseurs, soutenir l'innocence,
» Protéger tes sujets contre leurs ennemis,
» Voilà les droits sacrés que le ciel t'a remis.
» De leurs malheurs cachés préviens, détruis les causes ;
» Ce sont là tes devoirs : meurs après, si tu l'oses.

HAMLET.

Hélas !

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais règne.

HAMLET.

Que dis-tu ?
Garde-toi bien sur-tout d'outrager ma vertu.
D'un Prince, mieux que toi, je sais ce qu'elle exige ;
Oui, tel est le devoir où ce grand nom m'oblige,
Qu'il me faut, pour remplir un si sublime exploi,
Ou régner par moi-même, ou cesser d'être Roi.
Vous le savez, grands dieux ! ma plus douce espérance
Etait de voir mon peuple heureux sous ma puissance :
Sans doute en m'accablant vous m'imposez la loi
De descendre d'un rang qui n'est plus fait pour moi.
(*à Ophélie.*)
Et toi, de qui l'amant et t'offense et t'adore,
Renonçons à l'espoir de nous revoir encore.
Adieu.... Je vais bientôt....

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir,
Ton cœur se trouble, hésite, et cherche à s'affermir :
Tu caches un dessein.

HAMLET.

Qui, moi !

OPHÉLIE.

Je veux l'apprendre.
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'osez-vous entreprendre ?

OPHÉLIE.

C'est trop souffrir. Cruel, quels sont donc tes malheurs ?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs.

HAMLET.

Leur poids t'accablerait.

OPHÉLIE.

Connais mieux mon courage :
Penses-tu que les pleurs fassent seuls mon partage ?
Pour te sauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer et t'apprendre à souffrir.

HAMLET.

Malheureuse ! et sais-tu jusqu'où va ma constance ?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance ?
Sens-tu, par les enfers, ton esprit agité,
Dans ton cœur expirant tout ton sang arrêté ?

OPHÉLIE.

Qu'entends-je, ô ciel!... n'importe, il faut me satisfaire.
Parle, achève, éclaircis cet horrible mystère.

HAMLET.

Laisse-moi mourir seul.

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je suis tes pas.

(*A Gertrude qui entre.*)

SCÈNE III.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Ah, Madame, parlez et secondez mes larmes;
Mes efforts contre Hamlet sont d'impuissantes armes.
Arrachez son secret. Peut-être qu'en ce jour
La nature sur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours, le front morne et sévère,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards sur la terre?
De sinistres objets uniquement frappé,
Toujours d'un vain effroi serez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,
Que vers des jours nouveaux nos jours sont un passage;
Que tout homme ici-bas n'est né que pour mourir?

HAMLET.

Madame, je le sais.

GERTRUDE.

Eh, pourquoi donc souffrir
Qu'à des ennuis secrets votre force succombe?
Vous tairez-vous, mon fils, sur le bord de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher?

HAMLET.

Plus mes malheurs sont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis ou conçu quelques crimes?

HAMLET.

HAMLET.

Ce bras n'est point souillé, mes vœux sont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air sombre, abattu ?
Cette triste langueur sied mal à la vertu.
De vous, sur ces dehors, que voulez-vous qu'on pense ?

HAMLET.

Mais si mon cœur est pur, que me fait l'apparence ?

GERTRUDE.

Eh, quel est donc, mon fils, ce secret important ?
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque instant.
Au nom de ma tendresse, au nom de ta naissance,
Par ces soins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi.... Tu pâlis, tous tes sens sont glacés ;
Tes cheveux sur ton front d'horreur sont hérissés :
Qui te rend tout-à-coup immobile, insensible ?
Tes yeux semblent fixés sur quelqu'objet terrible.

HAMLET, *voyant l'ombre de son père.*

C'est sur lui.... le voilà ; ne le voyez-vous pas ?
Parle, que me veux-tu ?

GERTRUDE.

Sors de ce trouble, hélas !

HAMLET.

(*Accablé.*) (*Il voit encore l'ombre.*)
Regardez, c'est lui-même ; il menace, il s'avance,
Où me cacher ! où fuir sa fatale présence !
Je ne puis.

GERTRUDE.

Hé, mon fils !

HAMLET.

Je ne pourrai jamais....

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé ?

HAMLET.

Non : de pareils forfaits
Ne nous sont point prescrits par la bonté céleste.
Que croire à ton aspect, ombre chère et funeste ?
Viens-tu pour me troubler d'un prestige odieux ?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux ?
Si tu n'es des enfers qu'une noire imposture,
Qui t'a donné le droit d'affliger la nature ?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ses loix.

GERTRUDE.

Quelles loix ! ô mon fils !

HAMLET.

Le trouble où je me plonge,
De mes sens prévenus vous paraît un mensonge !

GERTRUDE.

En pourrais-tu douter ? Ne vois-tu point, hélas !
Que c'est ta seule erreur....

HAMLET.

Ne vous y trompez pas,
Tout est réel, Madame !

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels secrets combats son ame est déchirée !

HAMLET, *à sa mère.*

Hélas ! c'est vous sur moi qui vous attendrissez !
(*à Ophélie.*)
Ces larmes, savez-vous pour qui vous les versez ?

SCÈNE IV.

HAMLET, GERTRUDE, CLAUDIUS, OPHÉLIE.

HAMLET, *continuant.*

CIEL, je vois Claudius.

GERTRUDE, *à Claudius.*

Seigneur, qui vous amène ?
Venez-vous voir mon fils, lorsque sa mort prochaine....

CLAUDIUS.

Et quoi ! de leur hymen le moment souhaité....

GERTRUDE.

De cet espoir en vain mon cœur s'étoit flatté.
Mon fils de ses douleurs va mourir à ma vue,
Sans que jamais la cause en ait été connue.

CLAUDIUS.

Son sort cruel m'étonne, et j'en plains la rigueur ;
Mais puisqu'enfin l'amour ne peut fléchir son cœur,
Vous savez quelle loi funeste à ma famille,
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille,
Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux ;
Permettez que ma main lui choisisse un époux,
Que des nœuds moins brillans....

HAMLET, *se réveillant tout-à-coup de son espèce d'assoupissement.*

Il n'en est plus pour elle ;
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
Avez-vous oublié que je suis votre Roi ?
J'aime, je suis aimé, votre fille a ma foi,

Nul mortel à sa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en Souverain me faire assez entendre.
Ce cœur que vous jugez sans force et sans vertu,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait abattu.
(*Regardant Claudius.*)
Sans doute, ici mon sceptre excite quelqu'envie ;
Mais si je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en sortirai pas que ce bras furieux.
(*à Claudius.*)
N'ait assouvi ma haine, et satisfait les Dieux.
(*Il sort.*)

SCENE V.

GERTRUDE, CLAUDIUS, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

QUEL est donc ce transport que je ne puis comprendre,
Madame ?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, Seigneur, je dois me rendre ;
(*A Ophélie.*)
Suivez mes pas, ma fille, il le faut secourir,
Et je vais avec vous le sauver, ou mourir.

SCENE VI.

CLAUDIUS, *seul.*

A quel trouble inoui ce palais est en proie !
D'où naît cette fureur que le Prince déploie !
Saurait-il mes projets ? aurait-il soupçonné
Par quel complot son père est mort empoisonné ?
Aurait-il pénétré.... Polonius s'avance.

SCENE VII.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

LE Prince vient enfin de rompre le silence ;
Il me quitte à l'instant : sans pouvoir se dompter,
Sa fureur à mes yeux vient enfin d'éclater.
Il en veut à mes jours ; et déjà sa colère
S'apprête à m'imputer le trépas de son père.

POLONIUS.

Ne perdez point de tems, il faut le prévenir ;

Aux états assemblés, venez vous réunir.
On n'attend plus que vous. Rendez ce jour funeste
A cette ombre de prince, au parti qui lui reste.
Vous verrez en ce jour vos destins décidés,
Mais vous êtes perdu si vous ne le perdez.

CLAUDIUS.

A son couronnement je n'ai pas dû m'attendre.
Par quelqu'obstacle au moins tâchons de le suspendre.
Mais je dois avec art agir dans mes projets;
Par d'invisibles mains et des ressorts secrets,
J'ai su de ce moment saisir les avantages;
J'ai par-tout en secret acheté des suffrages;
J'ai sondé tous les cœurs, ils m'ont tous entendu;
Tout est prêt, tout m'attend, me sert et m'est vendu.

POLONIUS.

Eh bien, agissez donc, pour vous tout s'interesse.
Le peuple, le palais, le soldat, la noblesse.
Chacun s'armant pour vous croit travailler pour soi.
Vous avez l'or, le fer.

CLAUDIUS.

Mon ami, je suis Roi.
Oui, je me flatte enfin que, dès ce jour peut-être,
Ces conjurés, ardens à me choisir pour maître,
M'immoleront leur prince, et m'oseront porter
Au trône d'où leurs bras vont le précipiter.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HAMLET, NORCESTE.

NORCESTE, *tenant une urne à la main.*

OUI, Seigneur, la voici cette urne redoutable,
Qui contient d'un héros la cendre déplorable.
Donnez un libre cours à vos justes douleurs;
Sur cette urne à loisir laissez couler vos pleurs.
Mais quoi! sur cet objet votre vue attachée,
Par aucun autre, hélas! n'en peut être arrachée!

On dirait que ce cœur, trop pressé pour gémir,
Va finir ses tourmens par son dernier soupir.
(*Hamlet pénétré de douleur, fait des efforts pour parler.*)
Ah ! Seigneur, achevez, que voulez-vous me dire ?
Sa voix mourante, ô ciel ! sur ses lèvres expire.
O mon prince ! ô mon Roi ! permettez qu'à vos yeux
Je dérobe un instant ce dépôt précieux.
(*Il va placer l'urne sur une table.*)

HAMLET.

Hélas !

NORCESTE.

De tout l'Etat que l'intérêt vous touche,
C'est lui dans ce moment qui se plaint par ma bouche.
Vivez, régnez, voyez tout un peuple éperdu,
Rendez-lui dans son Roi le bien qu'il a perdu.
On vient. C'est Ophélie.

HAMLET.

O rencontre imprévue !
Comment encor cacher mes secrets à sa vue ?
(*Norceste sort.*)

SCENE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

SEIGNEUR, souffrez qu'ici, pour la dernière fois,
Une amante à vos pieds fasse entendre sa voix.
Pour mon père tantôt votre haine inflexible,
A pénétré mon cœur du coup le plus sensible.
Il n'aspirait, hélas ! qu'à vous voir mon époux :
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit sur vous ;
Il voudrait, s'il se peut, vous tenir lieu de père.

HAMLET.

Lui ! ce barbare !

OPHÉLIE.

O ciel ! quelle ardente colère,
A son nom seulement, étincelle en vos yeux !
S'il excitait lui seul vos transports furieux !
Si c'était lui... je tremble... hélas !

HAMLET.

Qu'osez-vous dire ?

OPHÉLIE.

Votre cœur en secret à la vengeance aspire.
Vous prétendez en vain me le dissimuler.
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHÉLIE.

C'est mon père ; oui, seigneur, c'est lui-même.
Tantôt, à son aspect, votre surprise extrême,
Votre horreur, vos discours, vos funestes transports,
Cette ombre tout-à-coup quittant le sein des morts ;
Non, je n'en doute plus, votre sombre furie,
Du sang de Claudius brûle d'être assouvie.
Mais pourquoi l'accuser ? quel forfait est le sien ?
Vous, massacrer mon père !

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHÉLIE.

Quelle erreur te séduit ?

HAMLET.

Je sais ce qu'il faut croire.
Le ciel s'est expliqué.

OPHÉLIE.

Tu vas souiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire est d'être fils.

OPHÉLIE.

Et la mienne, à mon tour,
Est au devoir du sang d'immoler mon amour.
Je n'examine point si mon père est coupable,
De complots, d'attentats je le crois incapable.
Mais eût-il sous mes yeux sacrifié son roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'est pas pour moi.
Il en est temps encor. Prends pitié de toi-même,
Ne perce pas ce cœur qui t'accuse et qui t'aime.
C'est ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux ;
Sur l'auteur de mes jours suspens du moins tes coups.
Songe, si quelque erreur t'entraînait dans le crime,
Combien tes longs remords vengeraient ta victime.
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au supplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, et que sais-je, peut-être,
De trahir en t'aimant le sang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Hélas !

OPHÉLIE.

Tu t'attendris.

HAMLET.

Cachez-moi vos douleurs.

OPHÉLIE.

Et sur qui, juste ciel ! verse-tu donc ces pleurs ?

HAMLET.

Sur nous.

OPHÉLIE.

Eh, quoi ! ton cœur . . . .

HAMLET.

Il t'adore sans doute.

Vois-y l'affreux combat que mon devoir me coûte ;
Vois-y l'amour plaintif, indigné, furieux,
Balancer et ma haine et mon père et les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puissance
Charge un simple mortel du soin de leur vengeance.
J'ai voulu cependant, les accusant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colère,
M'a crié tout-à-coup : as-tu vengé ton père ?
Je tirais ce poignard, l'amour m'a retenu :
Ce ciel enfin l'emporte, et l'instant est venu.
Enfin mon père est mort, il faut que je le venge.
Un si saint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour ;
Mais à mon père, hélas ! qui peut rendre le jour ?
Une semblable plaie est à jamais saignante ;
On remplace un ami, son épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des Dieux.

OPHÉLIE.

Hamlet . . . écoute encor.

HAMLET.

Je ne veux plus t'entendre ;
De mon père en ces lieux j'entends gémir la cendre.
Tes sanglots sur mon cœur n'ont que trop de pouvoir ;
Ils ont presque un moment ébranlé mon devoir.
Tu peux pleurer enfin, je puis braver tes larmes.
Je vois tout ton amour, ta douleur et tes charmes :
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon courroux,
Aux autels, malgré moi me rendrait ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colère,
De cette main bientôt j'irais venger mon père,
Verser le sang du tien, t'en priver à mon tour,
Et servir la nature en outrageant l'amour.

OPHÉLIE.

Ah ! tu m'as fait frémir. Va, tigre impitoyable ;
Conserve, si tu peux, ta fureur implacable.
Mon devoir désormais m'est dicté par le tien ;

Tu cours venger ton père, et moi sauver le mien.
Que dis-je ? au même instant il veut choisir un gendre,
Je prendrai pour époux qui l'osera défendre.

SCÈNE III.

HAMLET *seul.*

Ah ! je respire enfin, j'ai bravé son amour.
Je puis à ma fureur me livrer sans retour.
(*En regardant l'urne.*)
Gage de mes sermens, urne terrible et sainte
Que j'invoque en pleurant, que j'embrasse avec crainte,
C'est à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.
Mais quand j'aurai cent fois ma vengeance assouvie,
Est-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux père ? Ah ! prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi suis-je né ?
Eh, quoi ! ton noble aspect, ton auguste visage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage ?
Les cruels.... ils ont pu.... tu ne jouiras pas,
Perfide empoisonneur, du fruit de son trépas.
Cendre plaintive et chère, oui, j'entends ton murmure :
Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure,
C'était pour te venger que j'ai souffert le jour.
C'en est fait, je te venge, et je meurs à mon tour.
Mais que vois-je ?

SCÈNE IV.

HAMLET, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah ! mon fils ! quel est ce front sévère,
Ce regard menaçant, cet air farouche, austère ?

HAMLET.

Ma mère...

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui, moi ?

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher.

GERTRUDE.

GERTRUDE.

Que dis-tu ?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux sacrifice
Prescrit à mon devoir la céleste justice ?

GERTRUDE.

Dieux !

HAMLET.

Où mon père est-il ? d'où part la trahison ?
Qui forma le complot ? qui versa le poison ?

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel silence
Dans la nuit des tombeaux retiendrait la vengeance ;
Elle est sortie.

GERTRUDE.

O ciel !

HAMLET.

J'ai vu . . .

GERTRUDE.

Qui ?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il ?

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr ?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi ! j'aurais pu commettre une action si noire !

HAMLET

Démentez donc le ciel qui me force à le croire.
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser ? . . .

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrais me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus faible apparence,
Un moment dans mon cœur avait pris sa naissance ;
Mais c'est le Ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois du sein des morts, à mes yeux présenté,
Mon père a fait monter la vérité terrible ;

Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible.
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses loix.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides ;
Mais si des Dieux par-tout l'œil suit les parricides ;
Si d'eux, morts ou vivants, nous dépendons toujours,
Qui nous dit qu'à leur voix les monumens sont sourds ?
Et qui connaît du ciel jusqu'où va la puissance ?
En vain le meurtrier croit braver la vengeance :
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir ;
Il verra tout-à-coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime ;
Et ce flambleau du jour, allumé par les Dieux,
Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, madame !

GERTRUDE.

Eh puis-je, hélas ! t'entendre ;
Sans céder à l'effroi qui vient de me surprendre !
Ah ! laisse-moi, mon fils : ou ce comble d'horreur. . . .

HAMLET.

Dans un cœur innocent d'où naît cette terreur ?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante . . .

HAMLET.

Forcez donc mes soupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire ?

HAMLET.

Il faut . . . . c'est à vous de songer
Par quel nouveau serment je vais vous engager.

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET. (*Il lui présente l'urne.*)

Prenez cette urne, et jurez-moi sur elle :
Non, ta mère, mon fils, ne fut point criminelle.
L'osez-vous ? je vous crois.

GERTRUDE.

Donne.

HAMLET.

Vous hésitez.

GERTRUDE.

Ah ! pardonne à mes sens encor trop agités . . . .

HAMLET.

Arrêtez maintenant . . . .
(*Il lui met l'urne entre les mains.*)

GERTRUDE.

Eh bien... oui... moi... j'atteste....
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.
(*Elle tombe sans connaissance sur un fauteuil. Hamlet place l'urne sur une table qui est à côté du fauteuil.*)

HAMLET.

Ma mère !

GERTRUDE.

Je me meurs !

HAMLET.

Ah ! revenez à vous,
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux :
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux ;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des Dieux.
Chère ombre, enfin, tes vœux n'ont plus rien à prétendre ;
L'excès de ses douleurs doit appaiser ta cendre.

SCÈNE V.

HAMLET, GERTRUDE, NORCESTE.

NORCESTE.

SEIGNEUR, Claudius vient, il porte ici ses pas.

HAMLET.

Qu'il paraisse.

SCENE VI.

HAMLET, GERTRUDE.

GERTRUDE, *toute éperdue, se mettant au-devant d'Hamlet, le bras tendu pour repousser Claudius qu'on ne voit pas.*

UN moment... mon fils... n'avancez pas.
Dans cet appartement, gardes, qu'on le retienne.

HAMLET.

Ah ! je respire enfin. Ma vengeance est certaine.
C'est le ciel sous mes coups qui l'amène aujourd'hui.

GERTRUDE.

Que la pitié te touche.

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET. (*Le spectre reparaît.*)

La voyez-vous cette ombre menaçante,
Qui vient pour raffermir ma fureur chancelante ?

GERTRUDE.

Où suis-je ?

HAMLET, *s'adressant au spectre.*

Oui, je t'entends : tu vas être obéi.
(*A sa mère.*)
Oui, tous deux dans leur sang.... Que faites-vous ici ?

GERTRUDE.

Grands dieux !

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce désordre extrême
Je puis, dans cet instant, attenter sur vous-même ?

GERTRUDE, *se laissant tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.*

Ah ciel !

HAMLET.

Qu'ordonnes-tu ? de frapper ? j'obéis.
Mon père, tu la vois, grace !... je suis son fils.

GERTRUDE, *en se relevant.*

Mon fils !

HAMLET.

Eh bien, ma mère.... Ah Dieux !... mon cœur peut-être,
D'un transport renaissant ne serait plus le maître.
Fuyez, sortez, vous dis-je ! ou plutôt je vous fuis :
Je crains tout de moi-même en l'état où je suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

AINSI, j'ai vainement, trompé par mes caresses,
Ebloui par mon or, charmé par mes promesses,
Préparé mon triomphe et sans trouble et sans bruit !
Tout mon bonheur m'échappe ; un moment l'a détruit !
O honte ! ô désespoir ! Quoi, ce conseil ordonne
Qu'un fantôme de Roi porte ici la couronne !

Il vient de commander ce conseil odieux,
Qu'Hamlet soit, dès demain, couronné sous mes yeux!
De vains cris échappés à ce peuple volage,
Ont suffit pour éteindre et glacer son courage!
O sort! en quel état réduis-tu mes desseins.
Mais le trépas, ami, n'est pas ce que je crains :
L'espoir me reste encore, il s'agit d'un empire,
Et pour qu'Hamlet triomphe, il faudra que j'expire.

POLONIUS.

A peine dans ces murs Norceste s'est montré,
Que le parti d'Hamlet s'est soudain déclaré;
Son retour a paru ranimer leur audace,
De leurs desseins secrets je recherchais la trace;
J'avais ouvert vos yeux sur ce pressant danger,
Quel pouvoir ennemi nous l'a fait négliger?
Ces complots, par Norceste encouragés d'avance,
Pour éclater, sans doute, attendaient sa présence.
Je n'en saurais douter, vos périls sont affreux,
Ils vont fondre sur vous, marchez au devant d'eux.
Reculer, c'est vous perdre; ou, si bientôt vous-même
Ne ramenez le sort par votre audace extrême,
Si prompt à vous trahir, lent à vous protéger,
Vous tardez d'un moment....

CLAUDIUS.

Ami, tout va changer.
Mais dis; en ce palais, sais-tu ce qui se passe?
Est-on loin d'y prévoir le coup qui les menace?
Que fait Hamlet? la Reine?

POLONIUS.

On ne sait qu'augurer.
Dans son appartement elle vient de rentrer.
Elle quittait son fils éperdue, en allarmes,
Ses sens étaient troublés, ses yeux remplis de larmes.
Elle s'est enfermée en disant quelques mots,
Et l'on a de sa chambre entendu des sanglots.
A ce bruit, aussitôt on a volé vers elle;
Les soins, les prompts secours, l'empressement, le zèle,
Elle repousse tout, elle marche à grands pas;
Sa voix prend un accent qu'on ne connaissait pas,
Et dans le trouble affreux dont l'horreur la déchire,
Elle ordonne à l'instant que chacun se retire.
Le palais se referme, et depuis ces momens,
Le silence a fait place à ses gémissemens.

CLAUDIUS.

Qu'entends-je?

POLONIUS.

Elle vous sert. Ce chagrin solitaire
Vous sauve une présence à vos desseins contraire.

CLAUDIUS.

Mais, qu'annoncent enfin ces transports imprévus ?

POLONIUS.

Je l'ignore, Seigneur : ce que je sais de plus,
C'est que son fils, dit-on, dans sa sombre colère,
Tenant un fer en main et l'urne de son père,
Dans sa chambre est rentré, pâle, éperdu, souffrant,
Et qu'enfin sur son lit il est tombé mourant.

CLAUDIUS.

Il sait tout, et voilà le sujet de sa haine.
Mais ce peuple inconstant et que Norceste entraîne....

POLONIUS.

Mes agens inconnus, dans la foule mêlés,
Calmeront ses esprits un instant aveuglés.
Mais la nuit peut, sur-tout, dans un moment heureux,
Servir vos ennemis ; servez-vous-en contr'eux ;
Attaquez le premier, Seigneur, daignez m'en croire :
C'est un instant bien pris qui donne la victoire.
Pour vous tous vos amis vont voler au trépas.
Osez, je réponds d'eux.

CLAUDIUS.

Mais dis-moi, les soldats....

POLONIUS.

Sont à vous.

CLAUDIUS.

Ce palais....

POLONIUS.

Une garde fidèle
En protége l'enceinte et je vous réponds d'elle.

CLAUDIUS.

Eh bien, il faut agir, profitons du moment ;
Hamlet est retiré dans son appartement.
Lorsque je veille ici sur les pas de sa mère,
Avec les plus hardis, Oscar, Norex, Faustère
Pénètrent jusqu'à lui. Que surpris, étonné,
Vaincu, seul, sans secours, d'armes environné,
La mort soit sur sa tête ; et dans l'instant, propose,
Présente à sa terreur l'écrit qui le dépose ;
Ecrit où sa langueur me presse d'accepter
Ce grand fardeau des Rois qu'il ne peut pas porter ;
Ce sceptre qu'en mes mains sa faiblesse résigne.
Je t'avoûrai de tout ; menace, et qu'il le signe.

POLONIUS.

Est-il prêt ?

CLAUDIUS.

Le voilà.

POLONIUS.

Mais ne craignez-vous pas
Que sur vous aussitôt réclamant ses états....
Et si jamais le sort entre ses mains vous livre....

CLAUDIUS.

Un roi dépossédé n'a pas long-tems à vivre.
Il est perdu, sur-tout si l'on s'arme en son nom,
Et jamais son tombeau n'est loin de sa prison.
Mais je crains les transports d'une mère éperdue.
Agissons, il est tems, mais avec retenue.
Couvrons un si grand coup d'un respect apparent;
Je plaindrai même Hamlet; d'un œil indifférent,
Je feindrai d'accepter ce pesant diadême,
Ce rang, d'où je l'aurai précipité moi-même.
Si j'ai ce titre en main, si tu peux l'arracher,
Vers le trône à l'instant tu me verras marcher.
Demain avec le jour, tandis qu'Hamlet tranquille,
Gémira surveillé dans ce palais servile,
J'assemble les états : ce titre inattendu
Etonne et me soumet le peuple confondu.
Mes amis, du respect donneront les exemples;
Et l'encens, en mon nom, fumera dans les temples.

POLONIUS.

C'est cet écrit, Seigneur, qui vous fera régner.
Mais si pourtant Hamlet refusant de signer....

CLAUDIUS.

Alors je dois sauver mes amis, moi, l'Empire.

POLONIUS.

Seigneur, par quel moyen ?

CLAUDIUS.

Eh ! faut-il te le dire ?
Frappe, et que mes amis par leur zèle emportés,
Dans la ville, au palais volent de tous côtés.
Qu'ils répandent par-tout qu'Hamlet dans sa furie,
Après avoir d'un père osé trancher la vie,
N'a pu porter long-tems le poids de ses remords,
Que livré cette nuit à d'horribles transports,
Il a des dieux enfin, implorant la colère,
Appaisé par sa mort les mânes de son père....

POLONIUS.

Je vais choisir des bras qu'aucun cri n'épouvante;
Et si par son refus il trompe notre attente,

S'il ne signe à mes yeux cet écrit important,
Contraint à tout risquer, je l'immole à l'instant.

CLAUDIUS.

Tremble de trop tarder. Il est plus d'un issue
Par où la fuite adroite, et sans être apperçue,
Peut aisément la nuit le soustaire à nos coups.
Prévenons les périls qui nous menacent tous.
Si sa mère ou le peuple a le plus faible indice,
Le Prince nous échappe et nous mène au supplice.
Va, ne perds point de tems, il est trop précieux.

POLONIUS.

Je cours pour vous servir.

CLAUDIUS.

Je t'attends dans ces lieux.

SCENE II.

CLAUDIUS, *seul.*

O Ciel! autour de moi que de périls ensemble!
Le trône est sous mes yeux, je le touche, et je tremble.
Tantôt j'étais tranquille, et tout vient m'agiter.
Quel pas je vais franchir! quel coup je vais tenter!
Qu'entends-je! ah! si déjà leur vive impatience
Eut prévenu mes vœux, rempli mon espérance!...
Mon cher Polonius, me trompé-je! est-ce toi!
Quoi, déjà! viens, approche....

SCÈNE III.

CLAUDIUS, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

Ah! ma fille!

OPHÉLIE.

C'est moi.

CLAUDIUS.

Qui vous amène ici dans l'horreur des ténèbres!

OPHÉLIE.

J'erre à pas incertains sous ces voûtes funèbres;
J'observe ce palais, j'y vois avec horreur
Des regards menaçans; je cherche en ma terreur
La chambre de la Reine, elle est inaccessible;
Tout est sourd à mes cris, tout me semble insensible;
On m'a même vers vous fermé tous les chemins,
Des soldats sont par-tout, le fer est dans leurs mains.

Dans

Dans la ville, en ces murs, la discorde, la guerre,
La mort est sur nos pas. Où sommes-nous, mon père!
Contre qui donc, ô ciel! vont éclater les coups!

CLAUDIUS.

Rassurez-vous, ma fille, allez, retirez-vous.
Les périls sont pressans, ce palais est plein d'armes;
C'est trop m'y faire voir vos pleurs et vos allarmes.
Il est plus d'un souci qui doivent m'occuper.
Ce terrible appareil qui vient de vous frapper,
L'intérêt de l'état le commande et l'exige.
Dans votre appartement retirez-vous, vous dis-je
Ne mettez point d'obstacle à des soins importans.
Obéissez, ma fille.

OPHÉLIE.

Hélas! dans ces instans
Le peuple est soulevé. L'on prétend que Norceste....

CLAUDIUS.

De ces vils factieux il dissipe le reste.
Mais, je vous le répète, il faut vous retirer.

OPHÉLIE.

Par quelle erreur, ô ciel! vient-on de m'égarer?
On m'assurait qu'Hamlet....

CLAUDIUS.

En ce moment terrible,
Près d'Hamlet, grace au ciel, tout est calme et paisible;
Je veille sur ses jours.

OPHÉLIE.

Des conjurés sans bruit
L'ont, dit-on, du palais enlevé cette nuit.

CLAUDIUS.

Qu'entends-je!

OPHÉLIE.

On dit qu'il vient armé par la vengeance,
Respirant la fureur, suivi d'un peuple immense....

CLAUDIUS.

Ah, grands dieux! s'il était prêt d'en venir aux coups!
Hamlet, il n'est donc plus que deux places pour nous;
Au vainqueur c'est le trône, au vaincu c'est la tombe.
Voilà notre destin, malheur à qui succombe.

OPHÉLIE.

Ciel! que viens-je d'entendre? ah, Seigneur!...

CLAUDIUS.

Laisse-moi.

OPHÉLIE.

Ah! respectez ses jours.

CLAUDIUS.

Que m'est-il ?

OPHÉLIE.

Votre Roi.

Cessez d'être coupable, ou m'immolez sur l'heure.
Attachée à vos pieds, malgré vous j'y demeure.

CLAUDIUS.

A qui veut mon trépas peux-tu donner des pleurs !
Tremble ! retiens tes cris, renferme tes douleurs.
Sors d'ici, malheureuse. Amis....

SCENE IV.

CLAUDIUS, OPHÉLIE, *Soldats de Claudius.*

CLAUDIUS.

Qu'on la remène,
Et qu'une garde sûre ici près la retienne.
(*Les soldats emmènent Ophélie.*)

SCENE V.

CLAUDIUS, POLONIUS, *Conjurés.*

POLONIUS.

Seigneur, Hamlet a fui. Nous avons vainement
Parcouru les détours de son appartement.
Par des chemins secrets, Norceste avec sa suite,
N'a que trop bien la nuit favorisé sa fuite.
Ce palais est déjà par le peuple investi ;
Hamlet à chaque instant voit croître son parti.
Le vôtre est ébranlé : vos soldats, en grand nombre,
Ont déserté bientôt à la faveur de l'ombre ;
D'autres sont incertains, mais d'autres étonnés,
Ont été par le peuple et l'exemple entraînés.

CLAUDIUS.

Grands dieux ! je suis trahi ! mes soldats !... les perfides !

POLONIUS.

Mais il vous reste encor des amis intrépides,
Armés de désespoir, terribles dans leurs coups,
Et qui tous, comme moi, vont mourir près de vous.

CLAUDIUS.

Non, non, mes chers amis, la résistance est vaine,
Il est tems de céder au torrent qui m'entraîne.

Amis, secondez-moi, par un autre secours,
Je vais tenter le sort et défendre vos jours :
Le fer n'agira point. Dans cet instant funeste,
Une arme plus terrible et plus sûre me reste.

POLONIUS.

Les voici : voyez-vous ces armes, ces flambeaux ;
Leur fureur se rallume avec des cris nouveaux.
Déjà vers ce palais s'avancent des escortes,
On en franchit l'enceinte, on en brise les portes.

SCÈNE VI.

CLAUDIUS, POLONIUS, *Conjurés*, NORCESTE, HAMLET, VOLTIMAND, *Soldats*, *Peuple*.

HAMLET, *l'épée à la main et l'urne de son père dans ses bras.*

PEUPLE, soldats, amis, au nom des justes Dieux,
Arrêtez dans l'instant ce monstre audacieux.
Vous connaissez enfin cet horrible mystère :
Le cruel, de sa main, empoisonna mon père.

CLAUDIUS.

Dieux ! quelle horreur !

HAMLET.

Frémis.

CLAUDIUS.

Moi frémir ! et pourquoi ?
Je me livre, soldats, venez, entourez-moi.
Voyez-vous que je tremble et que mon front s'étonne ?
Si j'immolai mon Roi, ce fut pour la couronne.
On ne frappe un tel coup que pour en profiter.
Au rang de ses aïeux m'a-t-il donc vu monter ?
Mais lui, pourquoi ces cris ? ces visions funèbres ?
Ces longs gémissemens poussés dans les ténèbres ?
Quelle en est donc la cause ? où faut-il la chercher ?
Sous quel masque imposant a-t-il su se cacher ?
Eh bien ! déchirons donc ce voile trop coupable,
Ce voile qui couvrait un crime épouvantable,
Le plus affreux complot, le plus noir des forfaits,
Que nous avions juré de cacher à jamais.
Lui-même, pour régner, empoisonna son père.

HAMLET.

O monstre !

CLAUDIUS.

Frémis, j'ai pour témoin ta mère.

HAMLET.

Ma mère ; que dit-il !

CLAUDIUS.

Souffrirez-vous, Danois,
Qu'un lâche empoisonneur vous donne ici des loix !

HAMLET.

Grad s Dieux !

CLAUDIUS.

Le voyez-vous ? ses regrets le trahissent ;
La vérité l'accable et ses genoux fléchissent.
Le crime est frémissant, soupçonneux, agité ;
Mais l'innocence marche avec tranquillité.

SCENE VII.

CLAUDIUS, POLONIUS, *Conjurés*, HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND, GERTRUDE, *Soldats*, *Peuple.*

GERTRUDE.

Ciel ! que vois-je ? Et pourquoi ce désordre, ces armes,
Ces flambeaux, ces clameurs, tout ce peuple en allarmes,
Au milieu de la nuit, au sein de ce palais ?

HAMLET.

Ma mère .... croiriez-vous .... ô comble de forfaits !
Il m'accuse ... il prétend ...

GERTRUDE.

Eh bien !

HAMLET.

Ma voix expire.

NORCESTE.

Devant ce peuple enfin, madame, il faut tout dire.
Est-il vrai que d'Hamlet le père infortuné
Par les mains de son fils est mort empoisonné ?

GERTRUDE, *à Claudius.*

Ah ! grand Dieux ! quoi, c'est toi dont la rage impunie,
Ose contre mon fils armer la calomnie !
Eh, dis-moi, malheureux ! ne t'en souvient-il pas ?
Nous avons tous les deux conspiré son trépas.

CLAUDIUS.

Quoi, soldats ! vous croyez ...

GERTRUDE.

Pour fuir tes justes peines,
Que ne m'imitais-tu ! la mort est dans mes veines.

Oui, mon époux est mort, mais par sa trahison :
Il conçut le forfait, j'ai donné le poison.

HAMLET.

Elle vous trompe, amis.

CLAUDIUS.

Soldats, on vous abuse.

GERTRUDE.

Devant vous une épouse, une mère s'accuse.
O peuple ! en croirez-vous ce monstre plus que moi ?
Vous voyez mes remords, regardez son effroi.
Je me meurs, ô mon fils !

HAMLET.

ô mère infortunée !
Soldats, de ces pervers, tranchez la destinée.
Que lui, que son complice.....

CLAUDIUS.

C'en est fait, mes amis,
Répandez, à mes yeux, le sang qui m'est promis.

HAMLET, *tuant Claudius qu'on entraîne avec Polonius.*

Meurs toi-même, barbare. Et vous, amis d'un traître,
Frappez, si vous l'osez, immolez votre maître.
(*Les Conjurés baissent les yeux.*)

NORCESTE.

Qu'Hamlet règne, soldats, et qu'il vive à jamais !
Son père est appaisé. Vous, coupables sujets,
Rentrez dans le devoir, réparez votre offense ;
Le coupable immolé suffit à sa vengeance.

HAMLET.

Ma mère !

GERTRUDE.

Ah ! du forfait dont on crut te flétrir,
J'ai donc pu te défendre avant que de mourir.
Si ta vertu, ta vie à mon amour fut chère,
Plains du moins, si tu peux, ta criminelle mère.
Que mes remords sur moi fassent, du haut des cieux,
Descendre et les regards et le pardon des Dieux.
(*A Hamlet.*)
J'expire : règne heureux.

HAMLET.

Moi, j'aimerais la vie,
Quand pour jamais, hélas ! ma mère m'est ravie !
Quand mon cœur déchiré....

SCENE VIII et dernière.

Conjurés, HAMLET, NORCESTE, GERTRUDE, VOLTIMAND, *Soldats*, *Peuple*.

VOLTIMAND.

POLONIUS mourant
Rejoint, par son trépas, Claudius expirant.
A leurs communs forfaits cette fin était due.
Comme ils cessaient de vivre, Ophélie éperdue,
Arrive vers son père et court entre ses bras,
Avec de longs sanglots, implorer le trépas :
Elle tombe sans voix, mourante, évanouie ;
Mais tous nos soins bientôt vont la rendre à la vie.

HAMLET.

Ah ! courez, mes amis, volez à son secours ;
Empêchant son trépas, vous sauverez mes jours.
Privé de tous les miens, dans ce palais funeste,
Mes malheurs sont comblés, mais la vertu me reste ;
Mais je suis homme et roi, réservé pour souffrir :
Je saurai vivre encor, je fais plus que mourir.

FIN.